



YOUSSEF ABBAS

**BLEU
BLANC
BRAHMS**

roman

Jacqueline
Chambon

bleu blanc brahms

Ma liberté

Paroles & musique de Joseph Mustacchi, dit Georges Moustaki.
© Paille Musique
Avec l'aimable autorisation d'Eddy Bertrand pour Paille Musique.
Droits protégés.

J'T'emmène Au Vent

Paroles & musique d'Alexandre Margraff, Arnaud Samuel,
Gaëtan Roussel et Robin Feix.
© Delabel Éditions
Avec l'aimable autorisation de Delabel Éditions. Droits protégés.

Photographie de couverture : © Marcos Calamato

© ACTES SUD, 2019
ISBN 978-2-330-12900-2

Youssef Abbas

bleu blanc brahms

roman

Jacqueline Chambon

HAKIM

C'est un chiffre éminemment étrange, ce 1998, avec ce 1 et ce 9 qui semblent déjà périmés à nos yeux contemporains, comme si cette date, 1998, pourtant encore si proche de nous, pourtant encore si intimement liée à nos vies, à notre temps, à notre chair et à notre histoire, à nos baisers et à nos peines, avait mordu malencontreusement la bordure du siècle précédent [...].

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT, *Football.*

Pour la première fois de sa vie, il se sentait français. C'était il y a deux heures. Il y a vingt ans. Le soleil l'avait cuit tout l'après-midi. Hakim vidait une bouteille d'eau en plastique froissée, balancée par un voisin. À ses côtés, Yannick sifflait une canette de soda et s'humectait le front avec l'aluminium rouge. La sueur leur collait aux tempes. Ils portaient les murs, le temps que *ça* se passe. *Ça*, c'était l'ennui. Ils n'avaient pas de vanes. Ils respiraient l'habitude.

Hakim n'en revenait pas : voilà, français solennellement français, délié, arraché même de ses cultures périphériques. Il avait, par mégarde, glissé d'un pas de côté avec son passé. Tout le quartier du reste était en proie à ce doute nouveau, même si personne ne se l'avouait tout à fait. Les autres Arabes, les Portugais, les Noirs, les vrais Français.

Dans le journal *L'Équipe*, on parlait de « touffeur » de l'air, et ce mot – touffeur – rendait fiévreux à sa lecture, portait sur ses hampes le poids de la transpiration. Franchement, ils pouvaient faire simple, les

types de *L'Équipe*. Après tout, ils étaient comme eux. Regardaient. Critiquaient. Survivaient entre deux tirs au but.

Alléluia ! Fallait voir l'électricité. Un mois de juillet 1998, dix-sept piges et une finale de Coupe du monde en perspective. Rien à foutre, de la touffeur de l'air. Oublié, le baccalauréat. De toute façon, ils avaient été peu nombreux à y prétendre. Une poignée d'inconscients sans oseille. Les autres avaient filé dare-dare sur les chantiers pour se payer des fringues toutes siglées. Stylées. Pleines d'air.

Pour feinter la lassitude, il avait échoué avec ses potes dans le kebab tenu par Ahmed. Même rituel, dans la touffeur de l'huile cent fois bouillie. Les lamelles de viande certainement pas bio pelées dans un tronc de chair, geste chirurgical frayé dans un bloc à l'insondable lignée, débris brunâtres croulant dans un réceptacle oxydé, une benne à cholestérol forgée pour une ambition très claire : se casser le bide. Même rituel, empoignement en apparence aléatoire, tulipes d'argile fanées, graisse ciselée, fourrée dans un pain – moitié coton, moitié plastique. Pièce de collection, jamais uniforme. Même rituel, le choix de la sauce sur des frites brillantes versée par les bras potelés d'Ahmed dans des barquettes jaunâtres : « mayoketchup-merci-chef » pour lui, « pas-de-sauce-stoplaît » pour Yannick. Pas d'arrangement avec la courtoisie. Le pépiement de l'huile recouvrait le grésillement d'une radio. Oui, ils avaient dix-sept piges.

17 h 30

Nous sommes un 12 juillet. À cet âge-là, ils avaient faim toutes les deux heures environ. Ils scindaient les sandwiches en deux ou en trois parts égales pour les partager. Un code d'honneur régissait leur posture, ils proposaient les plus gros morceaux aux autres comparses comme certains font des ronds de jambe. En fin d'après-midi, tous digéraient dans les rires gras et la nicotine.

Tout le monde piratait la grammaire et sabordait la concordance des temps. Ça chambrait sec. Ahmed était souvent la victime. Le dimanche, son père vendait des réveils de toutes les couleurs sur le marché, le malheureux était donc une proie facile (on l'appelait Rolex). « Mon daron, c'est son propre patron, bande de baltringues, il leur faisait en pointant sa truëlle. Les vôtres se font traiter à l'usine. » Il n'avait pas tort. Ils revenaient chez Ahmed chaque fois et leur estomac le regrettait toujours. Mais profiter de son rictus – lèvre inférieure tremblante et mâchoire serrée comme un poing – valait bien ça.

Au sortir du kebab, l'étreinte de la chaleur les assommait. Quelques nuages cendrés traversaient le ciel. Une lumière chaude et ocre s'étalait sur les couches de ciment. Quelques chênes dessinaient les premières ombres. Hakim et Yannick avaient été abandonnés par les autres après le repas. Au quartier, on fréquentait de plus en plus la mosquée. Hakim y allait bien un peu, lui aussi. À la vérité, c'était un prétexte habile pour retrouver tous les copains dans un même mouvement, sans sentir le chacal en sortant et sans rien avoir à payer. Cela réjouissait son père, croyait-il. Yannick y passait aussi parfois, pour tuer le temps. Les grands disaient s'y rendre afin de cumuler des sortes de *miles* et ainsi filer au paradis en première classe. Selon eux, tout y était gratuit, le vin, le miel et les filles. Ils disaient que les murs sales seraient remplacés par une végétation luxuriante. Pourtant, Hakim aurait aimé les garder ces murs, au paradis. C'était une preuve irréfutable du progrès social. Sa génération à lui savait lire. Maltraitait les mots, les torsadait dans une bouillie d'insultes et de slogans. Mettait la langue en pièces et la répandait sur la façade des bâtiments pour la partager avec le plus grand nombre. Ça valait bien l'émigration des parents.

Quatre années s'étaient écoulées depuis la finale Brésil-Italie de 1994. Quatre ans que tous meublaient leur vie en attendant la prochaine finale de la Coupe du monde. Comme s'ils guettaient l'arrivée d'un quatrième messie, d'une nouvelle étincelle dans leur courte biographie.

18 h 00

Hakim se séchait le front avec son tee-shirt. Il en profitait pour supplier le bon Dieu et TF1 de courber le temps, de reporter les heures flasques pour plus tard, ces minutes vides et indigestes les séparant du coup d'envoi. « Si bien que ce qui nous autorise à affirmer que le temps est, c'est qu'il tend à n'être plus », apprendrait-il plus tard de saint Augustin. Pas bête, mais là, il tendait à être long. Il convoquait l'image d'un rectangle de vert tendre et l'aridité géométrique pour diffuser le frisson fraternel, le Stade de France, un écrin de béton armé contre la mélancolie, la présidence de la République en émoi, les foyers français crispés pour eux-mêmes, pour d'autres, pour tous. Le sous-marin bleu contre la jovialité *auriverde*.

Pour mieux attendre, il zonait en bas avec Yannick. Rituellement « en bas », pour dire dehors. Il garderait ce tic vingt ans après. Leurs HLM n'étaient pas très hauts – constructions des années 1960 de cinq à huit étages tamponnées d'ardoises usées, champs verticaux de paraboles –, rien de dramatique, pourtant

« en bas », c'était mieux que dedans. Les halls des immeubles empestaient l'urine et la bière.

Autour d'eux, certains garçons tenaient fermement les mégots, d'autres tiraient sur leur joint du pouce et de l'index, le reste de la main en éventail, un œil mi-clos à chaque inspiration. D'autres encore toussaient un peu en s'esclaffant. C'était un frisson les premières bouffées, le risque des plaisirs nouveaux avec les copains. On ne s'excusait de rien. Le soleil s'abaissait lentement, douchait la ville de D. de lumière. Avec les balcons ouverts, le quartier résonnait comme une salle de concert en été. Des lambeaux de musique parvenaient en stéréo du bas de leurs blocs. Le soir venu, ils partageaient l'agenda de leurs voisins à l'oreille.

Au cinquième étage, le père d'Hakim regardait une chaîne du câble en arabe, avec la moue préoccupée du détenteur des codes de la valise nucléaire, des images de guerre défilant devant ses yeux à longueur de reportages. À force, c'était le Viêtnam à la maison, des obus pouvaient bien atterrir dans la cuisine. Les Diarra et leurs deux filles en face donnaient le change avec ces programmes censés aider les Français à passer l'été sans vacances : Intervilles et les sagas de Marcel Pagnol.

Un étage plus bas, Jean-Luc Pincole était toujours posté sur son balcon, comme s'il y résidait, en tête de proue d'un navire immobile. Son tee-shirt trop court laissait poindre son nombril. Tatouages apparents sur les bras (des croix, des épées, des serpents, un bordel sans nom), clope pendante au bec et tubes de Johnny Hallyday pour tout le monde. Sur son palier,

personne aujourd'hui, ou plutôt l'arrogance par le silence. Une famille de Tunisiens rentrés au bled pour les vacances, les vantards.

Au troisième étage, les Bouchet, débarqués à la fin des années 1970, au moment où les HLM étaient présentés comme « modernes » et « fonctionnels » (les anciens lui apprirent que ce fut vraiment le cas). Très vite, Mme Bouchet s'était liée d'amitié avec ses parents. La mère de Yannick et la sienne étaient dévorées d'une passion ardente pour *Les Feux de l'amour*. Il leur arrivait de passer leur dimanche à démonter et remonter les intrigues, aimant secrètement Victor Newman, détestant Jack Abbott, communiquant dans un mélange de gestes, d'arabe et de français. Elles seules parvenaient à comprendre ce langage. Elles leur demandaient, à Yannick et à lui, d'écrire des lettres à la production pour se plaindre du comportement – trop machiavélique à leur goût – de Phyllis (une Abbott quoi). En face, Madame Élisabeth, visage creusé par trois quarts de siècle. C'était la belle gosse du quartier, Madame Élisabeth. En les voyant dévaler les escaliers trois par trois, un sourire malin barrait son visage. Toute la jeunesse s'organisait pour porter ses packs d'eau ou lui filer un coup de main avec son ménage. Elle régala le quartier de son verbe à elle, dont le mythique « Jean-Luc Pincole, t'as une gueule de cul » devenu plus célèbre encore que le *veni vidi vici* de Jules-quelque-chose.

Plus bas, les petits nouveaux, venus d'un pays d'Afrique en guerre. Vue de la télévision, toute l'Afrique paraissait en guerre, cela donnait le sentiment

d'un seul pays, alors on les appelait « les Africains », sans plus de précision. Une mère et trois garçons. Ces gens-là ne voulaient pas s'intégrer, c'était indéniable, puisqu'ils ne faisaient pas de bruit. Face à eux, les Da Costa et leurs trois filles semblaient occuper tout l'étage. Drapeaux portugais dans le salon, drapeaux portugais sur le balcon, drapeaux portugais dans la voiture, les plus forts au jeu du décibel participatif. C'étaient eux Tonton David, Ricky Martin et Ace of Base. D'in vraisemblables coulées chaudes de boums-boums, dont la *Lambada* constituait un remarquable fer de lance. Leur plus grand mérite était de couvrir – sans y parvenir tout à fait – le *Quelque chose de Tennessee* de Monsieur Pincole.

À l'étage inférieur, une autre symphonie se répandait, les Richard et leurs tarés d'oiseaux. À cause d'eux, Hakim éprouvait un rejet machinal des animaux. Leurs enfants envolés vers la prison ou la vraie vie, ils avaient saturé leur appartement d'objets et d'oiseaux multicolores. Leur porte s'ouvrait sur un orchestre pestilentiel. Un fatras de bibelots récupérés dans des bric-à-brac, plusieurs chats, comme s'ils étaient restés vivre à huit dans l'appartement de soixante mètres carrés, là où, seuls maintenant, ils avaient remplacé leurs mioches par des perroquets. Elle, forte, à l'allure de poissonnière, lui, le visage diaphane, yeux reculés au fond des orbites et dégaine de croque-mort, on le soupçonnait de se faire battre par sa femme.

Guy Lermot occupait le premier appartement de son étage. Ses cheveux châtain tirés en arrière découvraient une calvitie naissante. Sa fossette sur le menton

lui donnait du caractère. Des rides naissantes sous ses yeux aqueux racontaient une vie différente. Il dégageait ce charisme des gens sans sourire. On ne savait d'où il venait. Il suscitait un tas de rumeurs. Il avait été banquier, il était lettré, il avait tout perdu au jeu, il avait voyagé, c'était un repenté. On lui prêtait la vie du comte de Monte-Cristo. Seule certitude : il aimait Brahms.

18 h 30

La léthargie du dimanche le gagnait, Hakim se sentait groggy comme devant un discours d'Édouard Balladur sur les vertus des privatisations. Rien ne le liait à l'extérieur. Rien ne transparissait non plus des possibles du dehors. Il ne s'en plaignait pas, il n'était simplement pas au courant, comme recouvert d'une pellicule invisible, une cloche en verre, Truman show sociologique, sans Jim Carrey et sans consommateur à satisfaire. Dans sa classe, tout le monde était boursier. À ce stade de sa vie, c'était le cas de tous les écoliers français. De temps à autre, la rumeur des embrouilles enflait. Les premiers coups de feu retentissaient et rehaussaient son ego, voilà une gloriole gratuite : il était un peu comme les Parisiens, même si les caméras parvenaient rarement jusqu'à leur quartier. Il entendait parfois : « Encore c'est rien ici, à Paname, c'est des dingues. » Les connaissances faisaient de plus en plus de taule, avec une nouvelle crédibilité, comme bardées d'un diplôme d'une grande école. Une autre routine.

Ce jour-là au quartier, pas d'embrouille. Au contraire : il était pleinement rattaché au reste de la France. C'était la grand-messe dans sa tête. La finale ! Brûlez les livres ! Les bobines de films ! Tous les pianos de la Terre ! Hakim en était là. Rien ne lui filait davantage de fièvre que le rêve d'un gros pain d'or porté par une équipe en bleu sous les confettis. Pour mieux préparer la victoire, il avait convenu avec Yannick de rejoindre le centre-ville de D. C'était loin, il fallait s'y rendre en bus. Ou marcher quarante bonnes minutes. Les abribus à déchiffrer tels des hiéroglyphes – horaires de la semaine des vacances des week-ends, espacés de sept minutes en heures de pointe, béance de quarante minutes au milieu de l'été, gouffre de deux heures au creux de la campagne, c'était donc ça, sa vie. Distendre son quotidien au gré des passages de bus.

Ils s'étaient mis en marche. En se retournant, d'immenses bandes de béton barraient l'horizon. Les lignes régulières des immeubles et du mercure sur le ciel exhumèrent un souvenir d'enfance. Il a six ans. C'est la rentrée des classes, à la grande école. Dès le premier jour, la maîtresse envoie du lourd. Elle emploie le terme « horizon » au beau milieu d'une phrase, comme on dit « baguette » ou « sa mère ». Il était scié. Ainsi, il ne pourrait comprendre les enseignants. Il lui restait l'équivalent de deux fois son âge à tirer en réclusion avec des matons parlant le morse. Il était moyen convaincu par le concept.

Sa mère l'attendait à la sortie de l'école, drapée de son voile et de son inquiétude habituelle.

– Vas-y, c'est mort. Je suis pas français. Je peux pas parler comme eux, il lui avait fait sur le chemin du retour.

– Si, tu peux, qu'est-ce que tu racontes ?

– Ben non, regarde, toi, tu sais rien dire.

Il espérait qu'elle se sente coupable.

Les jours suivants, il scandait « horizon » à haute voix comme ces comptines ressassées par les enfants. À force de le répéter, ce mot arborait une sonorité majestueuse, moderne, plus radieuse que la réalité décrite. La première syllabe flottait d'abord, la deuxième produisait l'effet d'un trombone dans un orchestre, la dernière fendait le ciel en deux : O-RI-ZON.

À 18 h 31 (il le voyait à sa montre Casio à affichage digital achetée au père d'Ahmed), son quartier lui apparaissait comme une citadelle dont les remparts, loin de le rendre malheureux, l'empêchaient de se questionner sur les autres mondes possibles. Il pouvait se torturer le cerveau sans fin, en vrai il l'aimait ce quartier. S'il n'existait pas, il ne pourrait exister lui-même tout à fait. Le ronflement des moteurs tôt le matin, les yeux rougis au seuil des immeubles, les cartables bringuebalants entre midi et deux, les rouleaux de tissus sur les étals du marché les dimanches. Le tout formait une équation sensible, un assemblage d'aspérités singulières, presque écoeurante pour tous les habitants du globe vivant à la périphérie. Ce n'était pas de l'amour, pas possible, on ne tombe pas amoureux d'une ambiance décharnée, d'un fantôme doté d'un parfum, fût-il remarquable. Mais ces

effluves, plus tard, bien plus tard, continueraient à fermenter en lui, en une vile nostalgie. Aznavour en avait témoigné, lui c'était Montmartre, pour Hakim c'était là, devant lui.

Ils avaient marché.

On disait souvent « aller à D. » pour se rendre au centre-ville. Il s'y perdait souvent, et il y avait quelque chose d'inédit à se promener à l'aveugle sur certains trottoirs d'une ville où il résidait, selon ses papiers d'identité. Sensation pareille à la découverte de Paris où tous les bâtiments, même haussmanniens, vous animent d'une impression de déjà-vu, sans savoir vraiment où vous vous trouvez. C'est évident, il s'y perdrait encore, à D.

Les autres n'aimaient pas trop ça, le centre-ville. « Vous faites vos bourges, y a pas d'ambiance là-bas », ils faisaient. Avec Yannick, ils avaient décollé seuls du quartier.

Hakim avait le sens de l'orientation d'un ivrogne. « Tu pourrais te perdre dans ta salle de bains », lui disait Yannick. Il s'en fichait. Il était plus léger en centre-ville. L'air y était moins dense, et le ciel d'un bleu tendre. Quelques nuages de juillet roulaient, poussés par un vent chaud. Il avait le sentiment de les dominer, et même eux semblaient moins nerveux.

Il se voyait déjà prendre le large près de la gare avec son ami, le ciel piqueté de confettis, les joues rougies par l'alcool dans un train de nuit pour Paris, avec ou sans ticket, enfin sans ticket. Avec les gens chancelants dans les wagons, trop heureux pour rester sur le motif, les balayant du regard sans cette microseconde

de torpeur qui habituellement coule en eux comme un doux poison. Baigner dans un bonheur collégial, se flatter pour leur victoire à tous, et rire, rire encore, promener des quilles de bière, fumer la fenêtre ouverte, chanter jusqu'à la gare Montparnasse et danser, toujours, les tympanes secoués par de la variété et, pourquoi pas, de la techno. Des écharpes sur la tête et des larmes aux yeux. Il demanderait un peu de peinture aux supporters, les vrais. Et il se sentirait un peu faux, parmi les gens imposables, il feindrait de parler comme eux, adopterait une voix douceuse, un goût de bizarre en bouche, et ce ne serait pas grave. Ce soir-là, ils ne seraient plus qu'un. Ça suffirait. Le vague à l'âme, c'était pour les participants, pas pour les vainqueurs.